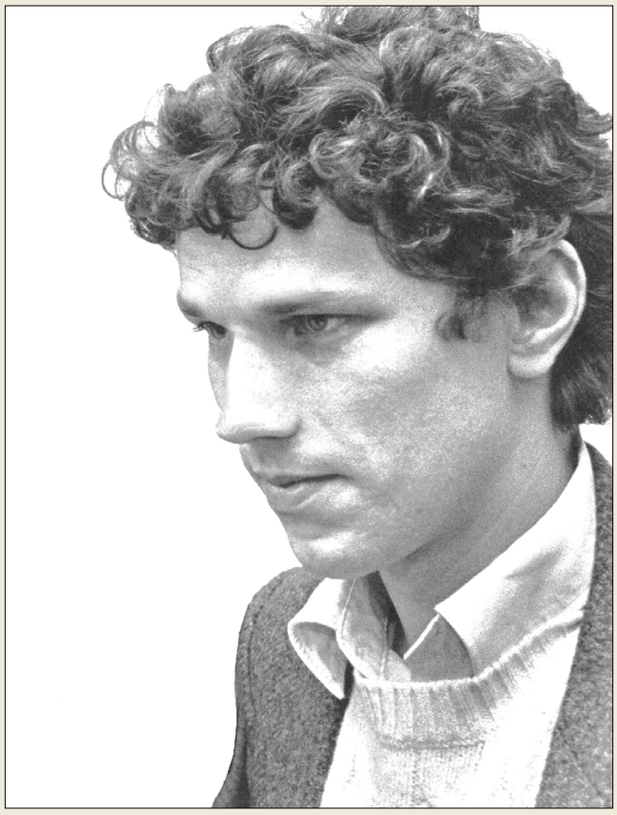
François Tétreau

Anamnèse

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Baïes est située au nord du golfe de Naples, en Italie.
Le site antique est en partie submergé en raison de l'affaissement du terrain causé par des phénomènes volcaniques – jusqu'à 6,5 mètres – survenu au Xe siècle.



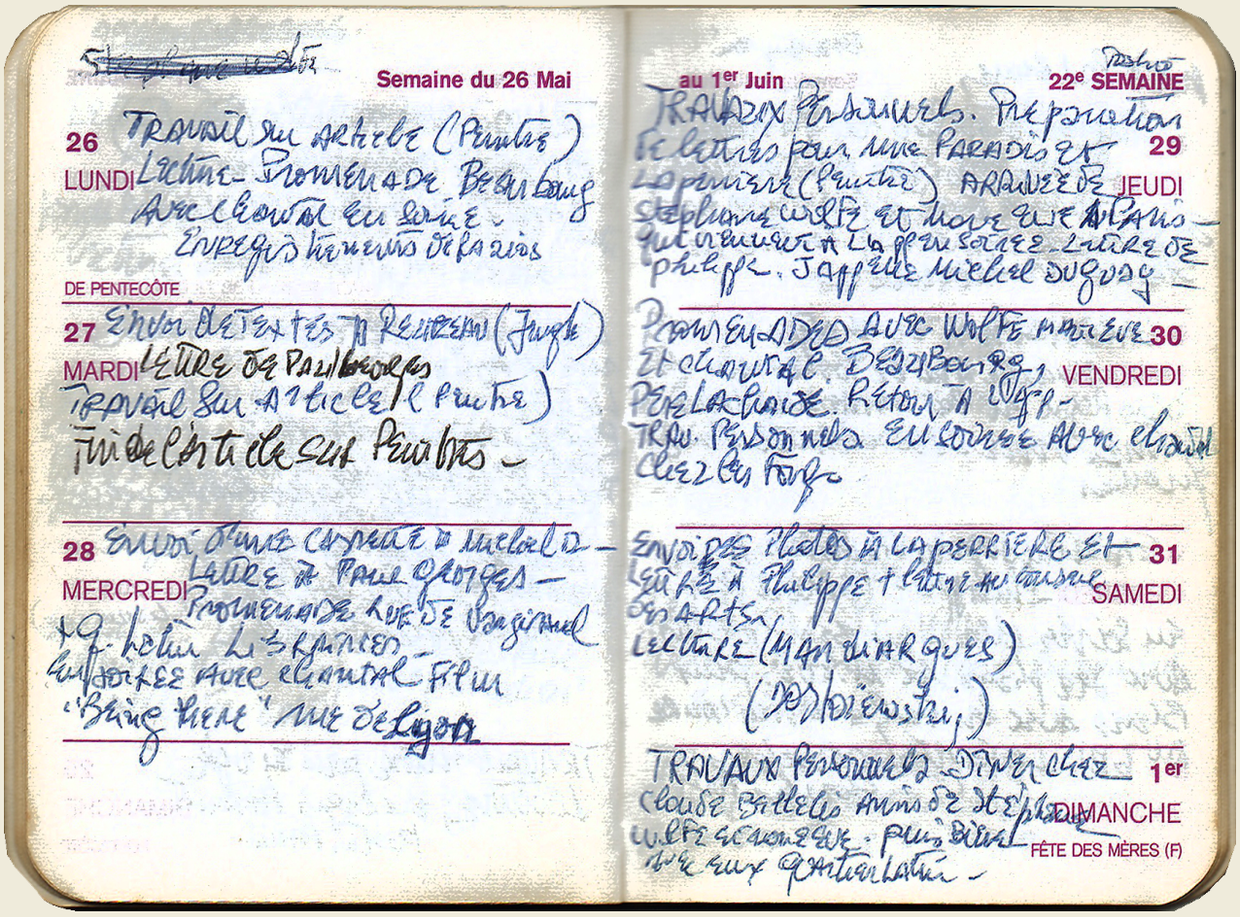
François Tétreau (1953-2019). Photo : Denis Nuel (1985).

ANAMNÈSE

Pour Chantal,
en rappel de nos années parisiennes,
ce jour tiré de l'oubli dans lequel
toutes les autres journées sommeillent,
veillées par ta présence et ton sourire.
Frs.

L'OBJECTIF ICI vise d'abord à déterrer, à moins que ce ne soit à remonter en surface, le plus grand nombre d'épisodes du 1er juin 1980 comme ils se sont présentés à moi. Il ne s'agit pas d'une journée exceptionnelle dont j'aurais gardé un formidable souvenir, au contraire. À l'instant où j'écris ceci, je n'ai aucune idée de ce que fut cette journée-là. Tout au plus je peux dire que je me trouvais alors en France et que j'habitais avec Chantal, rue de Turenne, un studio grand comme une cabine de bateau. Ce récit se terminerait à la première page si je n'avais conservé dans une armoire, une douzaine d'agendas, où j'ai consigné jour après jour, comme le fait Belmondo dans *Une femme est une femme,* et comme lui de manière laconique, les petits événements qui se succédaient. Ce n'était en aucun cas un journal, comme on pourrait le penser. Il faut reconnaître cependant que cette mauvaise habitude, perdue depuis trois ou quatre ans, rejoignait en un sens celle de qui tient son journal, car ce que je notais le soir, ou le lendemain matin, n'indiquait jamais ce que j'allais faire ou devais faire, mais toujours ce que j'avais fait et, cela, pour garder une trace qui m'aiderait peut-être un jour à remonter le cours de telle ou telle journée. On comprendra que j'avais depuis longtemps l'intention de me livrer à cet exercice et je ne le nie pas. On s'imaginera peut-être alors que j'ai d'excellentes raisons pour choisir, parmi quatre mille et quelques journées, celle du 1er juin 1980. Non, c'est pur hasard. J'ai pigé un agenda parmi les autres et celui de 1980 se trouvait au milieu. Ensuite, je l'ai ouvert à l'aveuglette. Il suffit de le dire, on me croira. Je tenterai de mener ce travail aussi loin et longtemps qu'il me sera possible en tâchant de n'être pas ennuyeux, mais c'est déjà bien présumer de soi.

Avant d'ouvrir l'agenda, un Quo Vadis de poche, une semaine sur deux pages, agenda beaucoup plus rare, plus pratique aussi que les Quo Vadis deux jours à la page, et avant de le consulter pour la première fois depuis 1980, je me crois le devoir d'exposer la situation. Le 1er juin, je me trouvais en France depuis deux mois. On m'avait octroyé quelques légers subsides en mars, qui m'avaient permis de rejoindre Chantal dont j'étais géographiquement séparé depuis septembre. Je souhaitais trouver d'autres moyens de subsistance pour prolonger ce séjour à Paris de plusieurs mois, et même de quelques années, mais je ne cherchais pas un poste, car j'étais sans permis de séjour. D'ailleurs, les responsables de l'administration française m'auraient autorisé à travailler que je n'aurais pas donné suite, car je voulais de grandes plages de temps libre pour écrire et pour lire. Ces renseignements, je pense, suffiront pour l'instant. Enfin, je suis à peu près sûr que le 1er juin 1980, il me restait encore assez d'argent pour voir venir les prochaines semaines, si ce n'est l'été tout entier.



Ce jour-là était un dimanche, ça commence mal, le vingt-deuxième de l'année précise l'agenda et le jour de la fête des Mères. Mes notes, semblables à celles de tous les autres jours, c'est-à-dire aussi brèves et sans détails particuliers, se bornent à ceci : *Travail personnel. Dîner chez Claude Bellelis, amis de Stéphane et de Marie-Ève. Puis bière avec eux* [avec ces derniers seulement] *Quartier latin*. En relisant ces quelques mots, seules me reviennent certaines images du dîner chez les Bellelis. Car ils étaient deux, Claude étant le prénom de la femme et Bellelis le patronyme de l'homme. Quant à son prénom à lui, je ne m'en souviens pas. Nommons-le Pierre. C'était la première fois que je voyais ces gens et ce sera la dernière. Pour l'instant, je ne sais quelle était la nature de ce travail personnel et je ne me rappelle pas non plus dans quel café nous sommes allés après le repas. Il faisait beau durant ce dîner, et il y a fort à parier que le temps était resté le même depuis le matin. Ça, je pourrais m'en assurer en consultant les registres météorologiques de la ville de Paris, mais quand bien même ils me confirmeraient la chose, ils ne me permettraient pas d'affirmer que j'ai accompagné Chantal rue Saint-Antoine pour faire les courses, ni que le marché, ce matin-là, présentait l'animation particulière aux dimanches, avec une note plus fleurie de fête des Mères. Ce serait pure invention, affabulation, toutes choses à proscrire. Qui me dit, en effet, qu'une fuite de gaz n'a pas perturbé les badauds ce dimanche-là et, par conséquent, modifié l'atmosphère générale ? Quoi qu'il en soit, plusieurs faits sont certains. Puisque je n'ai pas noté que nous avons pris le petit-déjeuner ailleurs que chez nous, c'est donc que nous sommes restés sur place. Et puisque nous n'avons jamais manqué de café le matin, c'est que nous en avons bu à notre réveil. Sans doute je ne me souviens pas de cet épisode précis mais il n'est pas malhonnête, je pense, d'écrire que ce matin du 1er juin, étant semblable à tous les autres matins que nous avons connus rue de Turenne, forme avec ces autres l'image que je retiens des petits-déjeuners de 1980. Car des trois cents ou trois cent cinquante petits-déjeuners de la rue de Turenne, je n'en distingue plus aujourd'hui que cinq ou six, mais ils sont composés du souvenir de tous leurs semblables et donc de celui du 1er juin. Ainsi je ne forcerai ni la narration ni la réalité en le décrivant. À l'instant, je me souviens que se trouvent dans mes papiers, les descriptions d'une quinzaine ou d'une vingtaine de rêves avec des détails de lieux, des précisions, etc. Or, si je ne m'abuse pas, un de ces rêves date de l'époque de la rue de Turenne.

Voilà que je viens de retrouver cette liasse de rêves. Le rêve en question date même du 1er juin 1980. Pour être exact, je dois dire que la note indique simplement juin 1980, pourtant un certain nombre de détails m'autorisent à penser que c'était bien dans la nuit du 31 mai au 1er juin, et je dirai pourquoi tout à l'heure. Ces rêves ont tous été dactylographiés en 1987, mais j'avais pris soin de les transcrire fidèlement au cas où, plus tard, certains détails obscurs s'éclairciraient. Je reproduis le texte relativement court du rêve en question, en expliquant un peu. *Rêve numéro 4, juin 1980. Je me trouve dans un gymnase où on donne une représentation de danse classique. Le compositeur* [qui est aussi chef d'orchestre] *et les musiciens sont présents. Les danseuses sont déguisées en cerfs et elles courent au son de la musique à travers le gymnase. Cette représentation me touche énormément. Surtout cette pièce avec des cerfs et des biches. On me dit que c'est du Tchaïkovski* [que j'abomine] *(The Girl w/the frog). Je feuillette les partitions. L'écriture est moderne* [c'est-à-dire que la notation est différente de celle qui caractérise les partitions classiques]. *Je confonds les noms de Tchaïkovski et de Stravinsky. Le lendemain, je retourne pour réentendre cette pièce. J'en suis plus ému encore que la première fois.* La relation s'arrête là, mais un astérisque à la mine de plomb m'envoie au verso : *Il me semble que je dansais à mon tour ou que je regardais danser les cerfs, qu'ils sautaient très haut et retombaient très loin, que cela me procurait une volupté infinie. (Septembre 1987.)* Je ne saurais expliquer pourquoi, sept ans plus tard, je doutais avoir dansé moi-même, car aujourd'hui je revois ce rêve et suis à peu près certain que je dansais avec les autres, ou plutôt que je sautais avec la même souplesse que les danseuses. Retour au recto. *Rêve 4 bis. Invité par les responsables d'Obsidiane à un voyage en Chine, nous prenons un bateau au Havre. Je suis heureux. La traversée est véritablement un rêve. Tout est féerique. Nous évoluons voluptueusement*

comme si nous volions. Chantal est présente puis n'y est plus. Avant, j'allais m'installer chez Stéphane, à Montréal, dans une chambre assez maussade. Puis une note de 1987, à la mine de plomb : *Il s'agit peut-être de deux rêves distincts et de deux nuits différentes de juin 1980.* Enfin, derrière encore, j'ai noté sur une fiche quelques points de repère pour rétablir le contexte : *Vu Stéphane à Paris. Je donne un billet de retour à Toshio. Départ pour Lloret. Lecture des* Frères Karamazov.

Je prétendais plus haut être certain que ces rêves, le premier en tout cas, dataient du 1er juin et je promettais de m'expliquer là-dessus. En effet, ce rêve de musique et de danse m'avait si fort marqué que je l'ai noté dès mon réveil, or je n'avais pas cette habitude. En 1980, je notais de loin en loin quelques rêves pour *Séquence particulière*. Je l'ai donc transcrit, mais j'en dessinai aussi quelques croquis. Il faudra voir si je possède toujours ces dessins. Outre cela, je constate, en parcourant les autres jours de cette semaine du 1er juin, que je n'ai guère travaillé à mes « papiers » avant notre départ pour l'Espagne, le jeudi suivant, le 5. Oui, j'ai travaillé le 4, mais ce jour-là je me suis contenté de clore un dossier sur des peintres, de l'expédier à Montréal, puis j'ai trié les documents que je voulais emporter à Lloret de Mar. Je sais aussi que je n'ai pas fait ces croquis en Espagne, d'où nous ne sommes revenus qu'en juillet. D'ailleurs je me revois distinctement les tracer sur notre table de la rue de Turenne. Comment puis-je en être si sûr ? D'abord, ces deux rêves datent bel et bien de juin 1980. Il en est un que j'ai noté le jour même et ce jour-là je me trouvais à Paris. J'ai donc transcrit ce rêve entre le 1er et le 5 juin, or je n'ai travaillé que deux jours cette semaine-là : dimanche et jeudi. Je me souviens très bien que le jour où j'ai transcrit le rêve, je travaillais sans précipitation. Je ne me suis d'ailleurs pas contenté de noter le songe, j'ai pris tout le temps nécessaire pour en apprécier les nuances, les rappeler d'abord. Or, le 4, veille de notre départ, était jour de préparatifs. J'ai réglé des affaires en cours et me suis assuré que tout était en ordre avant de quitter la France. Le soir du 4, nous avons couché chez les amis avec lesquels nous devions partir le lendemain à l'aube. Il est impensable que je me sois attardé à la transcription d'un rêve ce jour-là. Désormais, plus de doute, ce « travail personnel », consigné en date du 1er juin, fut en partie consacré à ces dessins et à la transcription des notes sur ce rêve, qui tant m'avait troublé par son infinie volupté. Il est vraisemblable que j'aie mis une dernière main au dossier sur les peintres après cela. Quant au rêve dit *4 bis*, si j'ai cru l'avoir fait une autre nuit, certains éléments tels que *nous évoluons voluptueusement comme si nous volions*, me laissent perplexe. Il y a là une analogie avec les envols de danseuses qu'il serait inconséquent de négliger. Le *4 bis* doit venir de la même nuit. La présence de Stéphane, que nous avions vu toute la semaine avant notre départ, m'incline à le croire aussi, mais je n'oserai pas me montrer aussi catégorique qu'avec le rêve précédent. Je n'ignore pas que ces songes, au cours desquels le rêveur pense être aux anges, aient une signification sexuelle profonde pour l'analyste initié. Toutefois, histoire de ne pas aligner des considérations oiseuses, j'éviterai ce terrain fécond mais glissant.

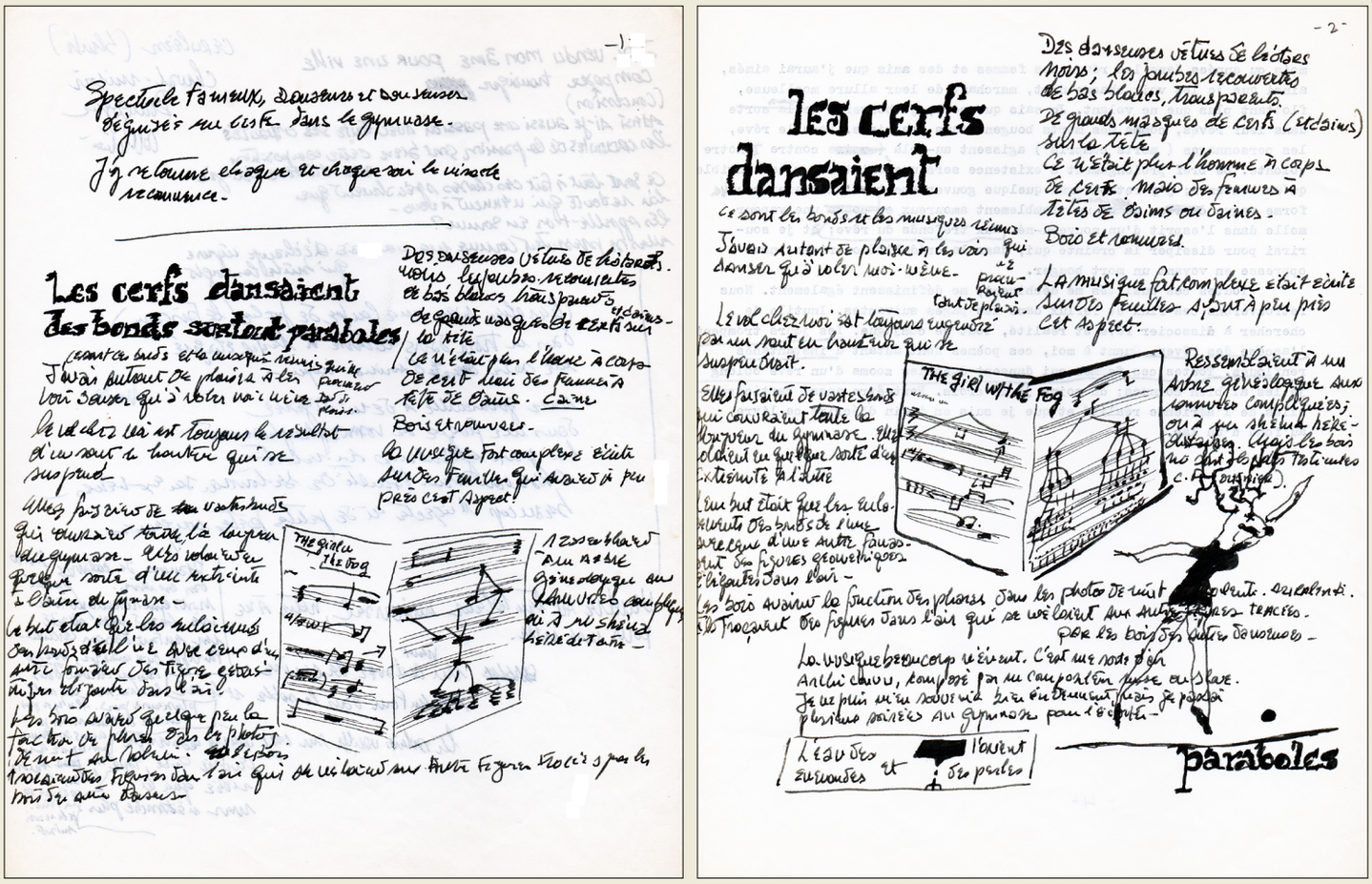
Au moment de mon réveil, ce rêve me rappela un film que j'avais vu vingt ans plus tôt. En 1962 ou 1963, j'allais de temps à autre dans un cinéma des Ternes, près de la place Tristan-Bernard, qui présentait le samedi après-midi certains films pour enfants. Films de Laurel et Hardy, films sentimentaux parfois, je me souviens vaguement de l'histoire d'une fillette en Suisse, qui était d'une incommensurable tristesse. De tous ces films, mais peut-être n'y en eut-il jamais que cinq ou six, un seul m'a amusé au point d'en rire avec éclats toute la semaine suivante et même la nuit. Je ne serais pas surpris d'apprendre que c'était un film des studios de Walter Disney*, dont le titre m'échappe, et dans lequel un inventeur autodidacte, plutôt jeune et naïf, découvrait ou créait une sorte de pâte, dont il enduisait la semelle de ses chaussures, et qui lui permettait d'effectuer des bonds considérables, puis, vers la fin du film, de voler ni plus ni moins, tant les bonds s'allongeaient et se prolongeaient. Une scène le montrait dans un gymnase lors d'une partie de basket-ball. Grâce à sa pâte, l'ingénieur souffreteux marquait tous les buts de son équipe aux prises avec des champions du monde, invaincus à ce jour. Il avait donné à son invention le nom de *plaxmol*, transcription phonétique, et je sais maintenant qu'en m'éveillant le 1er juin 1980, j'ai songé tout de suite à cette histoire de *plaxmol*, tandis que je jetais quelques notes sur la première feuille de papier venue. Je savais que ces notes me suffiraient pour garder le rêve en mémoire et en ramener les images à ma conscience, avec le contexte, après notre café. (* Il s'agissait bien des studios Disney qui ont réalisé à nouveau ce film dans les années 1990, intitulé *Flubber*.)

Dans la chambrette du Marais, Chantal conservait le café pré-moulu dans une boîte de métal verte et cylindrique. Nous n'avions pas de cafetière, mais un cône de plastique orange (Chantal me dit aujourd'hui qu'il était marron et je m'empresse de signaler que c'est là le seul détail qu'auprès d'elle j'ai vérifié durant ce travail de mémoire, détail d'après lequel on mesurera l'ampleur du décalage général), cône de plastique marron où nous glissions un filtre de papier. Ensuite, nous posions ce cône sur nos tasses respectives et remplissions le filtre d'eau bouillante par deux fois. Passionnant. Selon l'heure, nous allumions le poste de radio pour entendre les informations. Toshio nous avait prêté cet appareil en mars 1979, lorsque nous vivions avec Michel près de la Porte de Champerret. C'était un appareil que notre ami avait emporté de Tokyo et qui captait beaucoup moins de stations qu'un appareil ordinaire, en fait, nous avons été condamnés quatre ans à écouter France-Inter, FIP et France-Culture. Ailleurs, sur les autres fréquences, c'était le silence, sinon, parfois, la nuit, très loin, les Forces américaines en Allemagne. Je ne vois pas dans l'agenda que nous nous soyons couchés particulièrement tard le 31 mai. Il ne devait pas être plus de 8 h donc, ce matin-là, et il suffirait de dénicher un journal parisien du week-end pour que certaines manchettes, reprises à la radio, me reviennent à l'esprit. Mais je me défends de recourir à cette méthode. Je cherche des souvenirs, soit des faits transformés par un séjour de dix ans dans l'oubli. Nous avons allumé le poste (il n'a jamais flanché), mais distrait comme je l'étais par l'impression saisissante que le rêve m'avait laissée, je n'écoutais pas très attentivement. Selon mon habitude, je me suis rappelé les événements de la veille, soit le renvoi de diapositives à un peintre québécois, la lecture de Dostoïevski, et je me suis demandé ce que nous avions à faire le jour même. Sans doute avons-nous décidé à ce moment que nous apporterions une bouteille chez les Bellelis et, puisque nous ne savions rien de leur menu, nous avons sans doute opté pour du vin rouge. Ces considérations n'avaient pas pour nous le caractère prosaïque que le lecteur leur attribue ici. Notre budget était si strict que l'envoi de diapositives au Québec et l'achat d'une bouteille de vin pas trop tarte, que ces deux dépenses dis-je, en moins de quarante-huit heures, minaient notre économie de façon préoccupante. Dans ce cas, comment pouvions-nous séjourner cinq semaines sur la Costa Brava ? Cette question toute légitime mérite une réponse. Nos amis, les Fong, disposaient d'une villa sur le littoral, au nord de Barcelone. Cette villa leur avait été prêtée par un millionnaire — en *pesetas*, en francs et probablement en dollars. Un jour, ils nous ont invités à y passer quelques semaines avec eux. Refus de notre part. Cependant leur amabilité est telle qu'ils nous ont suggéré de prévoir pour ce séjour le même budget hebdomadaire que celui avec lequel nous vivions à Paris. Ainsi nous n'augmenterions ni leurs dépenses ni les nôtres et passerions d'excellentes semaines avec eux et leurs fils, Simon et Sébastien. Suffit. Nous avons donc décidé d'offrir un vin de quarante francs maximum. Avec un peu de chance et beaucoup de circonspection, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il était possible de trouver un vin un tant soit peu présentable. C'était bien vu.

Après sa toilette, Chantal est descendue au marché avec ce matelot de toile beige que Stéphane allait égarer la semaine suivante (car nous nous proposions de lui prêter notre appartement pendant notre absence). Souvent je l'accompagnais, mais pas tous les jours et certainement pas le 1er juin 1980. Compte tenu des circonstances et du caractère que je me connais, je sais maintenant que je suis resté là-haut. Une certitude est-elle un souvenir ? J'ai rangé le studio. Son exiguïté nous obligeait à y faire régner un ordre des plus rigoureux. Toshio pourtant, qui nous succédera dans ce lieu quelques mois plus tard, y mettra un fouillis qui ramènera les dimensions de la pièce à celles d'un grand placard et quand j'écris

« grand », c'est sachant qu'il en existe de plus vastes encore. Cela fait, et tandis que Chantal se trouvait au marché, j'ai repris mes notes et les ai transcrites avec des détails. J'ai sans doute exécuté les dessins plus tard dans la journée.

Ces notes et ces croquis ont échappé aux violences de six déménagements, contrairement à d'autres papiers moins utiles. Je viens d'aller voir si, par hasard, il ne resterait pas quelque trace de tout ceci et quelle ne fut pas... Il y a donc quatre feuillets sur les danseuses masquées, quatre feuillets à partir desquels j'ai dactylographié le rêve en 1987. Les deux premiers mesurent 21,7 cm x 28 cm et les deux autres, plus blancs ou moins jaunis, papier de 80 grammes, sont de format français ou européen : 21 x 29,7 cm. Ainsi les deux premières feuilles auraient été les dernières d'une rame que j'avais emportée avec moi en mars. Je ne pensais pas dire si juste, tout à l'heure, en affirmant que le prétentieux « travail personnel » du 1er juin avait été consacré en partie à transcrire les notes du rêve de la nuit précédente. De plus, je suis stupéfait, en relisant ces feuillets, d'y trouver des notes destinées à devenir quelques vers dans *Séquence particulière*, et d'autres auxquelles je ferai allusion beaucoup plus tard dans *Procuste*. Sur les huit pages de ces quatre feuillets, quatre rectos ont été rédigés le 1er juin. Je les numérote 1, 2, 3, 4. En haut de la page 1, intactes, les notes jetées dans l'hébétude de mon réveil : *Spectacle fameux, Danseurs et Danseuses / déguisées en cerfs dans le gymnase. / J'y retourne chaque et chaque soir le miracle / recommence*. Écriture pressée, resserrée plutôt. Maintenant, je me contenterai de résumer, il y a trop de répétitions, ce récit deviendrait trop ennuyeux si je reproduisais les pages dans leur intégralité. Sur la partie inférieure de la page 1, les trois quarts de la surface, il est une première description complète du rêve 4 et je dois reconnaître sans attendre que ma transcription de 1987 reste bien en deçà de l'original, alors que je m'imaginais avoir respecté la moindre virgule, j'en suis loin.



Le mot *ramures* revient à plusieurs reprises et, au centre, il y a un croquis de la partition intitulée *the girl w the fog* (et non *frog*). L'écriture est précipitée, plus encore qu'au début. Est-ce que j'aurais noté le tout avant le café ? Je ne le pense pas. Après le trait qui divise la page en deux parties inégales, au-dessus duquel se trouvent les notes initiales et, dessous, la première transcription élaborée, après ce trait donc, on distingue sept mots dont les lettres sont *dessinées*. Or, je me souviens qu'en les dessinant, ce qui a dû me prendre dix minutes au moins, j'ai remonté le rêve depuis sa chute jusqu'au début puis, dès que je l'ai eu tout entier à l'esprit, que je l'ai noté très vite. La page 2 est une transcription plus nette de la page précédente, plus soignée, plus détaillée surtout. Le texte et les dessins, qui représentent la même partition, avec en plus une danseuse à tête de chevreuil, sont entremêlés, les mots courent sur la danseuse. Figurent aussi trois mots dessinés, comme à la page 1 : *les cerfs dansaient*. La page 3 consiste en une première tentative très sommaire de transposition du rêve sous forme de vers. Enfin, la quatrième page, où il est écrit *Actéon*, en haut à droite, donne l'ultime version du « poème » (dix-sept vers), ultime, car je n'y ai jamais donné suite s'entend, il n'y avait rien à tirer de cela. Pourquoi fallait-il qu'à cette époque les rêves se transforment en vers ? De cet échec sans importance, je dirai un mot. Il peut être instructif de savoir pourquoi rien n'a levé. D'abord j'ai maladroitement tenté d'inclure des mots qui ne figuraient pas dans les versions antérieures. Première faute. Je souhaitais que le rythme des vers retombe sur ces mots comme des vagues sur des récifs. Il s'agissait de mots secs ou techniques, sur lesquels l'élan devait s'échouer, exemple : *spires, œdémique*. Mais je n'ai pas su leur donner l'ampleur requise au départ, ni les inscrire dans un phrasé assez large pour produire ensuite une impression d'écrasement. Comme le sentiment d'origine avait été une « infinie volupté », je ne m'explique pas pourquoi je flirtais avec une forme tout en ruptures, alors qu'une respiration longue et suivie était plus probante. Le quinzième vers me rappelle quelque chose : *Figures de culte au fronton des églises*. Il me rappelle en vérité que ce poème allait connaître dans la suite un état plus achevé, mais qui me semblera insatisfaisant lui aussi. Poème étrange, très obscur et qui, d'une certaine manière, représentait pour moi, le système de canalisation de

Séquence particulière, dont la structure devait être celle d'une ville. Abrégeons, ceci n'est plus du 1er juin.

Je rapporte encore une phrase énigmatique, tirée de la page 1, qui est reprise sous des formes différentes pages 2 et 3 : *La musique fort complexe, écrite sur des feuilles ayant à peu près cet aspect* [ici croquis de la partition], *ressemblait à un arbre généalogique aux ramures compliquées ou à un schéma héréditaire*. La lecture des verso de ces pages me renvoie à des époques différentes (Angers, Lloret, Montréal) mais, là non plus, rien qui soit du 1er juin 1980, sinon peut-être par le biais de Dostoïevski, car il est au verso de la page 1, la relation d'un autre rêve, abominable celui-là, daté de juin 1980, où il est question de l'odeur fétide du cadavre d'un proche parent, qui portera désormais dans mon souvenir la trace infâme avec lui. Ce troisième rêve, je l'ai fait en Espagne, après avoir lu dans les *Karamazov*, la description de la mort d'un prêtre dont l'odeur précoce condamnait la conduite aux dires de son remplaçant ou supérieur. Une odeur qui, d'après cet homme, était la conséquence de fautes inavouées. Il était question de Dieu dans ce chapitre, de Dieu qui punissait le prêtre impénitent en révélant, par cette odeur, ses nombreux crimes, avant qu'on porte son corps en terre ou au bûcher. Si je me souviens bien, le défunt ne s'était rendu coupable de rien, mais son successeur, homme hypocrite et politique, interprétait l'odeur comme un haruspice pour asseoir sa nouvelle autorité. Enfin il n'est pas fait mention, ni aux versos ni aux rectos des quatre feuillets, du deuxième rêve, soit le 4 bis. Totalement évanoui celui-là, même qu'en relisant la transcription de 1987, aucune image, nulle atmosphère ne me revient. Peut-être ai-je égaré un cinquième feuillet. Oublions donc cet épisode puisque incertitude et disparition il y a.

L'envol était le résultat d'un saut formidable, d'un bond qui se prolongeait au-delà de toute espérance. L'objectif du chorégraphe consistait à former, par la conjugaison des sauts de ses danseuses, d'élégantes et multiples formes géométriques dans l'espace. Les bois des masques étaient luminescents et laissaient un sillage éphémère derrière eux, comme les petits phares rouges d'une voiture sur une photographie nocturne, après une longue exposition. Et ces figures se mêlaient au sillage des autres bois. Les danseuses étaient vêtues comme le sont toutes les danseuses à l'entraînement, soit de justaucorps noirs, de bas blancs et de menues chaussures de ballerines, des ballerines tout simplement, des ballerines noires. Spectateur, je devinais le voluptueux état d'apesanteur auquel accédaient les exécutants et, cela, depuis l'instant de leur saut à une extrémité du gymnase, jusqu'à celui où la pointe de leurs chaussons touchait le sol à l'autre extrémité. Il est probable que le mouvement des seins durant ces vols, leur ballottement moelleux, ait éveillé en moi un sentiment aussi voluptueux. C'est même plus que probable. Pourtant là n'était pas tout. Je m'attarde à ceci, car il est un mot qui revient par trois fois sur les feuillets, celui de *paraboles*. À l'origine, j'entendais la parabole d'un arc-en-ciel mais, aujourd'hui, il me paraît évident que le mot n'était pas innocent, qu'il propose d'autres sens justement, et cela d'autant plus qu'en page 2 je retrouve la note suivante, mise entre parenthèses, juste après les mots *schéma héréditaire* : (*Mais les bois ne sont-ils des testicules c. F*, puis un mot illisible qui ressemble à « douanier » ou à « andouiller », c'est-à-dire « corne poussant devant les yeux ». Voilà qui est singulier. Un rêve agite fille et *fog* pour dissimuler la corne entre les yeux. Or, ce mot mystère, qui pourrait être « ourlien » aussi, ou « orchite », est illisible parce que les bois de la danseuse le cachent en partie sur le dessin. J'ai d'abord dessiné la danseuse, avec son masque, j'ai écrit la phrase, puis j'ai noirci les bois afin de les mieux détacher du texte, ai-je sans doute pensé. Je découvre maintenant que c'était bien davantage pour le dissimuler lui, le repousser dans la nuit – ce mot – le plus révélateur peut-être, le seul en tout cas qui ne soit pas lisible sur les quatre feuillets. Un agrandissement m'aiderait-il à percer cette énigme ? Ce gribouillis, si je l'élucidais, dans quelle brèche m'introduirait-il ? Je ne renonce pas à le découvrir, sans être sûr d'y arriver. En touillant les quelques souvenirs qui me restent du 1er juin 1980, je parviendrai peut-être à l'atteindre. On sait que notre énigme particulière dort au fond de chacune de nos journées, avec la clef permettant de la résoudre.

Chaque fois que je reprends le fil de cette narration, une question, toujours la même, me taraude : Que vais-je tirer de ces piètres rappels ? Et lorsque j'achève une séance, rien ne me surprend davantage que d'avoir réussi à pêcher de la nuit la plus opaque, des débris sans doute, mais des débris que la première lecture de l'agenda m'obligeait à considérer perdus ou, pour mieux dire, anéantis.

Dans l'agenda, il est question d'une lettre adressée à Philippe le 31 mai. Qui sait si en relisant cette lettre, je ne trouverais pas d'autres éléments sur la journée suivante. Philippe garde tout, mais cette lettre-là, c'est entendu, aura disparu. Eh bien non. Son papier est le même que celui des feuillets 1 et 2, format américain et, comme ceux-ci, il est légèrement jauni. Ne me connaissant aucun don de divination, cette lettre datée du 30 mai, postée le lendemain, ne m'instruit pas des événements du 1er juin, sinon ce passage : « Aujourd'hui, le pape arrive à Paris. » Note supérieurement intéressante, car ainsi je rétablis le lien qui me manquait entre les épisodes de la matinée et ceux de l'après-midi. Le pape, arrivé le 30, était encore à Paris en ce jour de la fête des Mères et nous l'avons vu passer par hasard. Je me souviens maintenant que la radio nous assommait depuis l'avant-veille avec les déplacements de Jean-Paul II. Nous évitions de nous trouver mêlés aux foules en liesse. Stéphane et Marie-Ève nous avaient donné rendez-vous dans un appartement que des amis leur prêtaient et, de là, nous devions aller ensemble chez les Bellelis. Pour nous rendre du métro Saint-Paul à la rue Boussingault, dans le XIIIe arrondissement, j'avais estimé que le mieux serait de marcher jusqu'à Châtelet et de descendre à la station Tolbiac. Il faisait beau, à pied la distance entre la place des Vosges et le Châtelet est raisonnable, mais d'abord nous avions oublié que le pape passerait par là. Je m'applique en général à composer des itinéraires sans correspondance, autant que faire se peut. Dans ce cas, nous n'allions pas correspondre à Montparnasse et revenir vers Glacière, comme le suggère le plan. C'est ainsi que près de l'Hôtel de Ville, nous avons croisé le cortège dit papal. Je me rappelle fort bien du temps qu'il faisait alors, changeant, plutôt beau et venteux, je me souviens aussi qu'au moment où nous avons vu le cortège plus loin, j'éprouvais une contrainte quelconque. Était-ce que nous étions en retard ou, plus vraisemblablement, que nous voulions à tout prix éviter d'être happés par la foule ? Bref nous avons pressé le pas et profité de la distraction générale.

Il importe que je dise quelques mots des étourdissements dont j'étais victime au printemps de 1980. Depuis le début d'avril, j'éprouvais une désagréable sensation de « déphasement ». Je constatais à mon grand désarroi que je n'avais plus le recul psychologique naturel qui permet d'agir avec une assurance minimale. Par exemple, j'écrivais un mot et n'en saisissais le sens profond qu'après coup. D'ordinaire, il est une harmonie, une concordance, on pense et on agit de façon orchestrée. C'est justement ce qui me faisait défaut en l'occurrence. Depuis deux mois, je fonctionnais sur pilotage automatique. Au début, j'avais cru le décalage horaire responsable du phénomène mais, bientôt, force me fut d'admettre qu'il se prolongeait quand même de manière anormale. J'avais souffert en 1974 de troubles analogues. Mais alors, après avoir travaillé la nuit dans un garage durant six mois, je m'étais précipité à Paris sans attendre, j'y avais vécu trois mois indifféremment le jour et la nuit, puis j'étais reparti au Québec. En multipliant ainsi les décalages, je n'étais parvenu à recouvrer l'équilibre qu'à grand-peine. Même scénario en 1980, sinon que le décalage horaire, cette fois, ne pouvait objectivement en être la cause. Toujours est-il que je planais sans cesse, ce qui m'obligeait à prendre les plus minutieuses précautions en traversant les rues, soit attendre que le feu tombe au vert, ou respecter les clous, quelquefois les deux. Je ne négligeais rien pour remédier à cette infortune. Sans résultat. La sensation était si déplaisante que Chantal, lasse de m'en entendre parler, avait acheté un produit vitaminé, du *Totus*, sorte de chocolat blanc à base de laitance de poisson que les pharmaciens recommandaient aux étudiants pour raffermir leur mémoire en période d'examens. J'avais lu la posologie sans en saisir tout le sens puis, l'estomac au bord des lèvres, je mâchais scrupuleusement deux doses par jour de cet extrait. Je ne pouvais l'avaler sans mastiquer d'abord. L'infâme *Totus* n'eut jamais qu'un effet psychosomatique très relatif sur ma personne. Les étourdissements diminuèrent quelque peu et reprirent de plus belle en Espagne, mais alors nous nous trouvions sur des plages où nombre de femmes évoluaient nues et on estimera qu'il était normal que je ne porte plus à terre. Nous avons fait provision de *Totus* avant de partir, car je n'entendais pas négliger le traitement, et si je ne voulais pas le négliger à Lloret, c'est que je le suivais à la lettre rue de Turenne. Je suis donc sûr d'avoir ingurgité du *Totus* le 1er juin et du coup la certitude se mue en un souvenir.

Malgré cet état de flottement, je menais de front quelques projets dont il faut parler, car ils m'occupaient ce jour durant les repas et dans le métro. Outre un article sur de jeunes peintres québécois destiné à une revue montréalaise, j'avais envoyé, le 27 mai, des traductions de poèmes au Castor Astral et je devais achever la traduction de deux autres poèmes pour *Obsidiane* avant la fin du mois. J'étais par ailleurs titulaire d'un billet d'avion, Londres-Montréal, et comme je n'entendais pas m'en servir, j'avais décidé de l'offrir à Toshio avant de partir pour Lloret. Il ne s'agissait pas d'un billet « ouvert » comme on disait à l'époque, je devais l'utiliser le jour indiqué, soit le 15 juin. Or Toshio, qui souhaitait passer l'été à Montréal où Michel l'avait invité, se trouvait alors en Algérie. L'aventure comportait un certain nombre de risques pour des gens sans fortune : mon nom figurait sur le billet et en aucun cas Toshio ne peut passer pour un Occidental. Au reste, il lui fallait faire le voyage d'Alger à Paris, prendre mon billet, puis se rendre à Londres où les douaniers pouvaient lui refuser l'accès à l'avion, ce qui aurait forcé mon ami à revenir en France ou à se procurer sur place un nouveau billet, aller-retour celui-là, et au plein tarif cette fois. Certes nous n'avons pas réglé l'affaire le 1er juin, mais ces considérations me tarabustaient durant cette journée, aussi me paraît-il normal de les consigner ici, car les réflexions qui nous viennent, ou qu'on se fait le jour, ne sont pas moins la vie et la réalité que nos actions les plus patentes.

Au début de leur séjour, Stéphane et Marie-Ève logeaient chez une amie québécoise à eux, absente de Paris depuis quelques semaines et qui, si je me rappelle bien, travaillait au Centre culturel de la rue de Constantine. Son appartement se situait au cinquième étage et, en y entrant, je l'ai trouvé vaste, comme tous les autres appartements, hormis le nôtre. Je n'ai pas un souvenir précis de l'heure qu'il était quand nos amis nous ont accueillis, mais je revois la lumière oblique de fin d'après-midi, lumière orange, presque corse, semblable à celle qui percute la maison de campagne où Balasko attend Depardieu dans *Trop belle pour toi*. Nous avons bu un verre, je ne sais quel alcool, mais je me revois un verre à la main dans cet appartement. Marie-Ève se réjouissait de nous présenter aux Bellelis, des amis de sa mère, je pense. Pour ma part, je n'en attendais ni de la joie ni du désagrément. Stéphane et Marie-Ève étaient arrivés à Paris le jeudi précédent, le 29. Nous les avions vus le jour même et le lendemain. Lui, je le connaissais depuis plusieurs années, Marie-Ève depuis leur arrivée. J'avais croisé sa mère Charlotte à quelques reprises et je connaissais bien un de ses cousins qui, en 1980, était toujours un ami. Depuis le 29, je m'amusais à repérer chez Marie-Ève des attitudes propres à sa mère ou à son cousin. Ce qui la distinguait au premier abord, c'était sa spontanéité nerveuse. Vive, elle cherchait à affirmer sa personnalité, trop proche encore de celle de sa mère. Sa nature, impressionnable et gaie, s'exprimait par à-coups. Rires, reculs et rejets catégoriques alternaient avec les confidences. Elle lançait volontiers des affirmations péremptoires et ses idées reposaient sur des certitudes conçues d'après les opinions de Charlotte, qu'elle admirait démesurément, mais dont elle voulait se démarquer. En cette dernière semaine de mai 1980, Marie-Ève découvrait Paris. La ville lui plaisait beaucoup. Elle appréciait certains détails qui, en règle générale, échappent aux Québécois de passage. J'avais l'impression qu'elle remarquait des éléments dont on lui avait parlé, ou qu'elle avait imaginés, et qu'elle trouvait là où elle avait souhaité qu'ils soient. Ce phénomène la comblait et la rassurait. Elle était venue avec l'espoir qu'elle aimerait cette ville et, une fois sur place, elle était ravie que Paris lui plaise tant. Toutefois elle avait sur certaines choses des idées bien arrêtées, idées reçues pour dire tout. D'emblée, elle avait cherché à les confirmer en observant le premier homme dans le premier bistro. Pour Marie-Ève, les Parisiens étaient revêches, égoïstes, maussades, et il fallait désormais s'en tenir à ça. J'aurais mauvaise grâce à soutenir qu'elle pensait ceci ou cela, mais je peux certes écrire ce que je sentais, moi, en l'observant rue Boussingault. Nous avions beau, Chantal et moi, l'assurer que nos amis parisiens, qu'ils soient nés dans des familles de diplomates ou d'ouvriers, étaient tous pourvus des qualités de cœur qui distinguent les vrais amis, Marie-Ève était persuadée que nous avions affaire à des cas d'espèce.

Stéphane, fidèle à lui-même, cherchait à concilier les opinions, mais je m'amusais à provoquer Marie-Ève en me portant au devant de l'une ou l'autre de ses idées reçues, que je devinais sans mal. Je les voyais se dessiner avant qu'elle ne les exprime. Rien de mystérieux là-dedans. Ses opinions, sur ce sujet en particulier, étaient celles que cultivent nombre de Québécois à l'égard des Français. De but en blanc, je louangeais telle singularité de caractère chez les Parisiens, ce qui la faisait bondir aussitôt. En l'écoutant, cet après-midi-là (il s'agissait peut-être de réflexions que j'avais eues l'avant-veille, mais elles me revenaient à l'esprit rue Boussingault), je me disais que cette ville lui procurait un tel plaisir sensuel, qu'elle ne voulait pas perdre entièrement la tête en s'émerveillant par-dessus le marché devant ses habitants.

La conversation des Québécois en vacances à Paris se borne le plus souvent à comparer la France au Québec et vice-versa. La discussion ce dimanche tourna elle aussi autour de ces questions vaines et mes réflexions étaient celles que je viens d'exposer. En même temps, je cherchais à déceler ce qui, dans le comportement de Marie-Ève, relevait de la théâtralité, car elle voulait devenir comédienne et peut-être l'est-elle aujourd'hui. Sujette à de brusques élans lyriques, elle luttait contre le désir de clamer son enthousiasme puis, l'instant d'après, ses réflexions n'étaient plus que calculs minutieux ou jugements secs et catégoriques. Je suis d'avis qu'elle était encline à l'hystérie, ce qu'elle craignait car elle en discernait mal les frontières. Bien que cette pensée soit odieuse, je dirai par souci de vérité, qu'elle a tenté d'exercer à quelques reprises sa séduction sur moi, tentatives modestes, sans conséquence aucune, se résumant à un regard prolongé ou à des éclats de rire trop insistants. Surtout, elle a vite compris que je lui ferais volontiers une cour légère, sur le mode de la plaisanterie, mais qu'en aucun cas je m'égarerais dans son jeu. Dès lors, je ne présentais plus guère d'intérêt pour elle, la meilleure façon d'avoir la paix. Elle ne s'en offusquait pas, mais ma francophilie l'agaçait tout en l'intriguant. Soulignons qu'il y a dix ans, les Québécois francophiles se distinguaient surtout par leur discrétion, qui sombrait parfois dans la lâcheté. Les seuls propos sympathiques à la France jaunissaient dans les dépliants touristiques, mais je pense que Marie-Ève tirait une fierté du plaisir qu'elle éprouvait ici. Toutefois, à son sens, j'en mettais trop, par esprit de provocation sans doute, mais pas seulement par esprit de provocation. Je distinguais les ridicules, au premier rang desquels je plaçais l'admiration niaise et béate des Français à l'égard de l'Amérique et le complexe ambigu qui en résultait et en résulte encore. Je voyais donc les ridicules, mais ils n'hypothéquaient en rien mon plaisir. Il est possible que Stéphane ait mis Marie-Ève au fait de mes sentiments pour la France. Je ne le pense pas cependant, car il les connaissait mal, nos rares conversations avaient porté jusque-là sur les livres, la peinture, et sur le rock and roll, non sur les Français. Bref tout cela intriguait Marie-Ève et je concevais sans doute, de sa curiosité à mon endroit, un brin de vanité. Ces réflexions me reviennent en rafales, à mesure que je fouille en ce sens, et je suis le premier surpris de les découvrir à peine altérées par le temps.

Entre 18 h 30 et 19 h, nous sommes descendus tous les quatre de l'appartement et avons marché jusqu'au métro Glacière. Arrivés à Montparnasse, nous avons longé le boulevard. Il faisait clair, le vent doux poussait vite des nuages hauts. Bellelis habitait le sixième étage d'un édifice du carrefour Vavin, juste au-dessus du Dôme, appartement très vaste, détail objectif cette fois-ci, qui suivait le coin arrondi de l'immeuble. Le balcon avait le même tracé que le bâtiment, de sorte qu'on pouvait accéder au balcon par une pièce située à telle extrémité de l'appartement, au-dessus du Dôme par exemple et, par le balcon toujours, rentrer à l'autre extrémité de l'appartement, au-dessus de la rue Delambre, ce que nous avons fait d'ailleurs peu après notre arrivée. Les liens qui unissaient les Bellelis à nos amis demeurent vagues dans mon esprit. En raison de l'âge des premiers, la quarantaine, je dirai qu'il ou elle devait connaître les parents de Marie-Ève. J'ignore si Pierre ou Claude étaient ou non mariés. J'ai l'impression que nous étions plus de six personnes à ce repas. Il est possible que deux enfants de six à dix ans aient été présents. Rien de moins sûr. Mystérieuse omission, d'autant plus étrange que je revois maintenant assez bien les divers épisodes de ce dîner. Nul doute que Stéphane et Marie-Ève avaient quelque peu forcé la main de nos hôtes afin qu'ils nous invitent avec eux, non pas que leur accueil ait été réservé, mais compte tenu de leur tempérament respectif, je ne pense pas qu'ils aient longuement insisté pour que nos amis nous emmènent. Les Bellelis ont convié à dîner nos amis qui, désirant nous remercier pour je ne sais quel service, mais n'ayant pas les moyens de nous amener au restaurant, leur avaient demandé si nous pouvions venir aussi. Il y avait énormément de livres dans la salle de séjour, une table basse au centre de la pièce et un grand fauteuil où Pierre Bellelis était assis comme un monarque. Peut-être avons-nous évité soigneusement de prendre ce fauteuil en pénétrant dans le salon. Les murs étaient couverts de livres, et la lumière entrait sans obstacle. Stéphane et Marie-

Ève ne me semblaient pas beaucoup plus familiers avec les Bellelis que nous l'étions Chantal et moi. Ils se tutoyaient, mais cela ne signifie pas qu'ils aient été proches ou particulièrement complices. Les Bellelis estimaient sans doute que c'était là une coutume étrangère contre laquelle il n'y avait pas lieu de s'offusquer, à moins qu'eux-mêmes aient été enclins à tutoyer tout un chacun comme il arrivait rarement en France. Je ne me souviens pas que, pour notre part, nous ayons renoncé au vouvoiement, même si on nous a engagés à le faire.

Pierre Bellelis laissait supposer, par sa manière de parler, de se tenir assis, qu'il était maître des lieux. C'était un homme entre 42 et 47 ans, plutôt rond, d'une taille sous la moyenne, il ressemblait à Jean-François Stevenin. Il affichait un air jovial, bonhomme et quelque peu narquois, ironie naïve cependant. Ses gestes semblaient assurés mais j'ai vite compris que cette assurance et cet air de compassion paternelle n'étaient pas dus à un aplomb des plus solides. Dès le début, il nous a confié qu'il était commerçant, c'est-à-dire qu'il vendait, sous son nom, des chaussures de fabrication française en Suisse, ou l'inverse. Cette précision m'a frappé, car j'avais peine à concevoir qu'avant cinquante ans, un homme soit parvenu, en France, non seulement à vivre de la vente de chaussures sans être associé à une grande firme, mais surtout à tirer de ce commerce assez de bénéfices pour loger dans l'un des plus spacieux appartements de Montparnasse. Candidement, il ne me venait pas à l'esprit que sa famille pouvait posséder une bonne fortune. Plutôt, je me suis pris à comparer l'essor de sa maison à celui, beaucoup plus modeste, de mon grand-père qui, jadis, avait exercé la même profession. Bellelis était fier de sa réussite. Nos exclamations, toutes de convenance, l'avaient comblé d'aise, comme si nous étions des gens qui, pour la première fois de leur vie, avaient l'occasion de pénétrer dans un tel intérieur. Il s'imaginait, j'interprète mais je ne me trompe pas, qu'en raison de notre condition d'étudiants étrangers, nous n'avions pas accès aux logis des Parisiens, sinon à ceux d'autres étudiants démunis. Son sourire trahissait sa pensée : « Si j'avais la vanité de vous dire combien vaut un appartement comme celui-ci, vous seriez infiniment plus admiratifs et cérémonieux. » Je le jugeais naïf et bon enfant. Du regard, je balayais les rayons de sa bibliothèque et constatais qu'il y avait une grande quantité d'ouvrages des éditions de Minuit, un nombre considérable d'essais de psychologie, de philosophie, et plusieurs livres de critique. Peu de textes proprement littéraires en somme, ou romanesques, pas même des textes classiques. Claude était psychologue, ou psychothérapeute, mais cela n'explique pas tout. Très tôt dans la soirée, je me suis dit que Bellelis n'était pas si sûr de lui sur le plan culturel et intellectuel qu'il voulait le laisser croire, et que son désir de posséder des ouvrages difficiles, lui qui n'avait pas la formation nécessaire pour les comprendre entièrement, que ce désir *compensait* chez lui, c'est le mot que j'avais à l'esprit, les lacunes dont il souffrait à tort. Phénomène que je découvrais en 1980. L'inénarrable millionnaire catalan, le client de mon ami David Fong, m'avait donné quelques semaines plus tôt un exemple saisissant de la panique qui saisit le parvenu, comme le mort saisit le vif, face à la culture, une panique beaucoup plus angoissante chez lui, m'avait-il semblé, que sa crainte du socialisme. Je pensais que Bellelis voulait faire impression sur lui-même avant tout, car la plupart des livres exposés dans le salon restaient inconnus du grand public. Voilà, me dis-je, le genre d'ouvrages qu'on n'achète pas par centaines pour le plaisir de confondre les visiteurs. Pour sûr, les besoins de cet homme étaient autres et je m'expliquais la chose de deux façons. Soit ces ouvrages appartiennent à Claude et, alors, Pierre n'y met guère le nez, soit il achète ces livres pour faire entendre à Claude qu'il partage ses goûts. Le cas n'était pas net, je l'affirme, non plus que simples ses raisons. Si le couple vivait ensemble depuis plusieurs années, la question est résolue, on retiendra que les livres appartenaient à Claude. Si, en revanche, et comme je le crois, l'un et l'autre ne faisaient que se fréquenter régulièrement, la deuxième hypothèse est seule à conserver. Tandis que Bellelis répandait son aise, Claude s'asseyait sur l'angle des chaises ou des fauteuils, jamais au fond, non parce qu'elle portait une jupe trop courte pour bien se carrer, elle avait un fuseau noir, mais, nerveuse, elle ne parvenait pas à se fixer en un lieu plus de quelques minutes. Elle paraissait mener une vie distincte de celle de Pierre, une vie hors de ces murs-là. Ces considérations relèvent de la pure hypothèse, elles ne sont pas même le résultat d'une déduction logique, je n'en éprouve pas moins le sentiment qu'elles sont justes, à moins qu'elles ne soient une adaptation des explications fournies par Marie-Ève et Stéphane le soir même. Je retiens également que Claude et Pierre étaient divorcés, chacun de son côté, qu'ils se fréquentaient depuis trois ans environ. La fantomatique présence des deux enfants n'est peut-être due qu'à l'évocation de leur existence par Claude. Vivait-elle ailleurs avec ses enfants ? Je le crois.

Chantal dit un mot de ses travaux en linguistique pour lesquels Claude manifeste d'abord un vif intérêt, qui se dissipe peu à peu quand elle comprend qu'il s'agit de structures du langage et non de psychanalyse du langage. En France, généralement, lorsque Chantal parlait de la nature de ses recherches universitaires, ses interlocuteurs, j'entends ceux qui avaient une idée de ce qu'elle étudiait, hésitaient à la suivre sur ce terrain. En constatant que Chantal avait été formée à l'école américaine, ils s'imaginaient qu'elle prenait parti contre la linguistique telle qu'on l'enseigne en Europe. Souvent j'ai eu l'occasion d'observer cette réaction depuis 1980, mais, le 1er juin cette année-là, c'était une des toutes premières fois. Il est vrai qu'à cette époque, Chantal serrait de plus près les positions américaines qu'elle ne le fait aujourd'hui. Je me rappelle qu'elle refusait de voir de la linguistique dans des études qui, d'après elle, relevaient de l'analyse littéraire structuraliste, et il est possible que Claude ait alors senti ses réticences à cet égard. Pure spéculation, je ne me souviens pas qu'elles en aient parlé absolument. Si c'est le cas, Claude n'aura pas voulu s'engager dans une conversation longue ou laborieuse avec des gens qu'elle rencontrait pour la première fois et qu'elle recevait. Cette femme était plus vive que son compagnon. Plus ironique aussi. Une ironie soudée à son tempérament, tandis que l'autre empruntait les masques de l'ironie plus qu'il ne l'exerçait en propre. Claude se pinçait pour ne pas lancer de vannes. Non parce qu'elles auraient été cruelles, mais elle semblait incertaine de la manière dont nous réagirions à son humour. Elle se faisait violence et Pierre le sentait fort bien qui souriait tout à coup hors de propos. Ce qu'ils ignoraient l'un et l'autre, c'est que nous le sentions aussi, que nous avions, comme eux, relevé telle locution fautive dans la conversation ou tel jugement aberrant. Au

fond, ils ne devinaient pas que nous connaissions les codes de la société française. Ils pensaient, c'était flagrant, qu'une infinité de détails nous échappaient, or nous ne pouvions les détromper sans froisser nos amis. Et lorsqu'ils se rendaient compte que nous n'ignorions pas tout, ils restaient en deçà de la vérité. Je n'avais pas envie non plus de leur décliner tout ce que je savais, bien que je me sois posé la question au début. Si je leur expose la situation comme elle est, me disais-je, ou, plus adroitement, si je leur laisse entendre que nous sommes aussi sensibles aux ridicules des Québécois et des Français qu'ils semblent l'être eux-mêmes, ils ne passeront pas leur soirée à tenter de déceler ce que nous savons de leurs codes sociaux. Mais cette position, consistant à épier des gens qui ne s'en doutent pas, m'amusait passablement et, à mesure que le temps s'écoulait, j'en venais à la conclusion qu'il était trop tard pour changer d'attitude. Plus les heures passaient, en effet, plus il devenait difficile d'avouer qu'on les observait à la dérobée.

Le dîner n'était pas très élaboré : deux poulets rôtis, des légumes, du fromage, des fruits. À table, en revanche, la conversation était plus animée qu'au salon. Durant l'apéritif, Stéphane avait abordé sans détours deux ou trois questions de portée universelle. Bellelis avait répondu le plus simplement du monde, en reformulant l'exposé, puis en tirant des conclusions tout à fait communes. J'estimais que notre ami commettait une erreur psychologique, on n'entraîne pas dans une conversation grave des personnes encore occupées à délimiter leur territoire. Il aurait fallu des heures avant que notre présence ne soit plus parasitaire pour nos hôtes et il me paraissait évident qu'aucun sujet clé ne pouvait sauter les étapes, sinon l'humour dont Stéphane semblait dépourvu ce soir-là et dont Chantal et moi étions incapables dans les circonstances. Ainsi les tentatives de Stéphane avaient-elles été sans effet. Il souhaitait que la conversation échappe aux lieux communs et, précisément, il ne restait plus que les lieux communs pour empêcher que la glace ne durcisse. Impulsive, Marie-Ève l'avait suivi dans les directions interplanétaires où il voulait nous engager et, chaque fois, la conversation était retombée, au grand dam de notre ami qui ne saisissait pas pourquoi. Nous nous étions donc retrouvés au point de départ, c'est-à-dire face à un silence d'autant plus lourd que personne n'avait mot à dire. Claude, toutefois, ne se résignait pas et, durant le dîner, fit en sorte d'aborder des sujets plus terre-à-terre. Quand nous sommes passés à table, la conversation tournait autour d'un autre échec, celui du référendum québécois sur l'indépendance. Avec bienveillance, Claude tentait d'établir des comparaisons avec la politique française. « Contrairement aux Français, dit-elle, les Québécois ont au moins le mérite de poser les vraies questions, une question, c'est déjà un verbe. » J'ai dû relever les sourcils en songeant à la nébulosité de ladite question. Puis j'ai répondu qu'une semaine plus tôt une journaliste proche de mes parents m'avait confié avoir voté contre l'indépendance par peur, mais qu'elle avait pleuré de honte et de dépit le soir, en suivant les résultats. Elle convenait maintenant que le plaisir et la raison étaient du même bord en l'occurrence, ce qui lui avait toujours semblé incompatible. J'ai expliqué que cette confession m'avait confondu, que je m'étais senti déchiré par l'envie de l'accabler de reproches et celle de la réconforter, parce que nous ne sommes pas toujours responsables de nos contradictions. Claude croyait que, par cet exemple, j'abondais en son sens, à savoir que la question, si elle ne met pas fin à une analyse, l'inaugure tout de même très bien. En somme, elle trouvait exaltant qu'un peuple entier admette sa névrose et choisisse de la sonder. Bellelis fit remarquer qu'à propos d'analyse collective, les Français devraient saisir l'occasion d'examiner leur responsabilité dans cette histoire. « Il ne suffit pas que de Gaulle ait donné une réponse nette, lui a rétorqué Claude, car une réponse ne dispense pas l'intéressé de recoudre lui-même ses morceaux. » Je dois reconnaître que tout ceci était dit avec chaleur et tact et j'ai senti que de telles réflexions – odieuses si elles avaient été prononcées par des étrangers – devenaient recevables formulées comme ça, sans aucune condescendance. Marie-Ève était révoltée par l'anecdote de la journaliste, non sans ajouter immédiatement qu'elle connaissait cent personnes dans le même cas et le même pétrin. Compte tenu du sujet de la conversation et du fait que tout avait été dit là-dessus, Chantal a sans doute rappelé un article dans lequel on soutenait que la neutralité n'existait pas en France et que même le choix des fromages révélait l'opinion politique des ménages. Ainsi on achetait plus de camembert dans les départements de gauche et de gruyère dans les arrondissements de droite. Il y avait du reblochon sur la table. En fait, je ne peux affirmer que Chantal ait rendu compte de cet article, je sais seulement que cette information nous amusait beaucoup à l'époque et que Chantal la citait volontiers lorsqu'on rencontrait des gens. J'en déduis que si l'article avait paru avant le 1er juin, et je suis sûr qu'il date du printemps 1980, car on en riait en Espagne, elle l'aura commenté ce soir-là.

Les propos sur l'existence de l'homme et ceux portant sur le monde politique ne nous ayant guère menés loin, il a ensuite été question de cinéma, et de *Being There* en particulier, qu'à ma grande indignation la critique française considérait comme un nouveau *Citizen Kane* et que la majorité des personnes présentes au repas avaient vu dernièrement. Mon indignation est à nouveau fouettée en entendant Claude reprendre mot pour mot les emballements des chroniqueurs : film tout en subtilité, humour pénétrant, sens aigu de la chose publique, recul et sagesse du réalisateur, alors que c'étaient précisément l'infantilisme, l'humour bébête, le nivellement du propos vers le bas qui m'avaient horripilé, puis convaincu de la mauvaise foi des Français en matière d'humour anglo-saxon, de ces Français qui conspuent en bloc tous leurs comiques troupiers, mais encensent ceux du voisin. Soit tel type d'humour nous laisse froid, parce qu'il vole bas, soit tous les genres d'humour plat nous amusent. À cet instant, je crois, le *Totus* faisait effet. Voilà de braves gens qui semblent au premier abord raisonnablement équilibrés, capables de discernement et qui, sans crier gare, sans retenue, veulent à tout prix qu'on les chatouille. Se gondoler devant un film stupide, quelle importance ? Stéphane tentait de faire la part des choses, Marie-Ève également, cependant que ma sortie propulsait Bellelis dans des extravagances de jugement indignes d'un homme d'aplomb, et Claude dans des théories alambiquées. Dès lors, je n'avais d'autre souci que de sortir de là. En fait, je n'ai dit qu'un dixième de tout ça, mais je n'en pensais pas moins. Cette intransigeance était tout à fait typique de mon comportement à l'époque, et si je l'ai atténuée depuis, je ne suis pas sûr que ce soit pour le mieux.

Enfin, à partir de là jusqu'au moment où nous avons marché rue de Rennes, plus rien, le vide, sinon le sentiment qu'il ne faisait pas encore nuit tout à fait. Le plus singulier, c'est que je retiens du rêve de la nuit précédente des images précises, alors qu'ont disparu des heures entières de pleine conscience. Je me rappelle le rêve des danseuses à masques de daims comme je me souviens de *Being There*, mais j'ai beau fouiller, rien ne réapparaît de cette conversation dans la rue, ni du bistro d'ailleurs où nous sommes allés. Sans doute ai-je noté le rêve et si j'avais fait de même de cette conversation, je m'en souviendrais maintenant. Sans doute. Il reste que cet exercice de mémoire procure au rêve de chevreuils une existence plus tangible – le corps du délit ? – qu'il n'en accorde à deux heures de conversation bien réelles. Nous avons marché jusqu'à Saint-Germain, probablement Mabillon, je ne crois pas que nous soyons allés au Quartier Latin, car je pensais à l'époque qu'il s'étendait de la montagne Sainte-Geneviève jusqu'au Quai Voltaire, or il est plus circonscrit m'a-t-on dit. Nos amis sont rentrés en métro. Nous avons pris rendez-vous avec eux pour le lendemain, car nous voulions qu'ils voient la lumière de juin, le matin, avenue Junot. C'était notre grand plaisir de faire découvrir Paris à nos amis québécois de passage. Ensuite, Chantal et moi sommes revenus à pied jusqu'au Marais.

Je me souviens qu'un soir, en entrant dans notre studio, il y avait sur la table une rame de papier et, sur la première feuille, le dessin de la danseuse à tête de cerf. Or, je l'ai dit, nous avions l'habitude de tout ranger scrupuleusement. Je sais que ce feuillet avec son dessin n'était pas et n'a jamais été celui que je posais par-dessus les autres après mes petites séances de travail. Il y en avait un autre à cet usage, sur lequel je notais les dîners, les rendez-vous chez le dentiste. C'est pourquoi, si je me souviens qu'un soir ce dessin se trouvait en évidence sur la table quand nous avons ouvert la porte, c'est que je l'y avais laissé tout simplement. Et si je me souviens d'un sentiment de précipitation dans la rue, au moment où nous avons croisé le cortège du pape, c'est que nous avions quitté la chambrette un peu à la hâte. J'affirme que je n'ai pas retravaillé ce dessin dans la suite. Donc, cette image isolée clôt ma relation. Elle est fort probablement le dernier souvenir qui me reste de cette journée, à moins bien sûr que nous n'ayons alors passé minuit.

Réflexions de Chantal après lecture de ce texte

D'après Chantal, Bellelis faisait de l'import-export avec l'Italie, plutôt qu'avec la Suisse. Il n'y avait pas deux enfants présents à ce repas, mais une adolescente de 16 ans, qui était la fille de Bellelis et qui, après avoir vécu au Brésil avec sa mère, était revenue depuis peu s'installer chez son père à Paris. Elle aurait dit posséder beaucoup de livres qui se trouvaient dans une malle, sur un bateau en route pour Le Havre. Claude était bel et bien la maîtresse de Bellelis. Elle aussi possédait beaucoup de bouquins, et elle se préparait à emménager boulevard du Montparnasse, des boîtes pleines de ses livres étaient déjà empilées dans le couloir de l'appartement.

Chantal se souvient qu'il y avait des moulures au plafond des pièces, des moulures dont les reliefs

avaient été peints récemment par Bellelis, couleur d'ambre et de jade, et dont il était fier. D'après Chantal toujours, Bellelis entretenait un véritable complexe vis-à-vis de la culture et il comblait cette lacune, plus ou moins imaginaire, par l'accumulation de livres. Ceux du salon lui appartenaient effectivement, il les lisait, mais sans jamais parvenir à combler ce qu'il estimait être un « manque » chez lui. Chantal suppose même qu'il s'était attaché à Claude comme on s'approprie des livres. Dans sa névrose, sa maîtresse correspondait aux livres.

J'avais remarqué la présence d'ouvrages de Cioran dans la bibliothèque. Contrairement au souvenir que je garde, nous aurions dévoilé à nos hôtes, en fin de repas, que nous connaissions les codes. « Nous avons parlé des codes, précise Chantal, nous avons même dit que nous pourrions, si on le voulait, dérouter les Français que nous croisons dans la rue en leur envoyant des signes contradictoires, et il est exact que nous avons parlé des fromages de gauche et de droite. »

À la fin, nous avons fait une démonstration pour prouver qu'ils se trompaient sur notre compte depuis le début, nous aurions cédé à cette vanité. J'ai parlé de Cioran en toute connaissance de cause, ce qui aurait déstabilisé Bellelis. D'après Chantal, le fait que je discute avec lui de Cioran l'aurait embarrassé et, en raison de sa réaction, elle aurait acquis la certitude qu'il se sentait instable sur le plan culturel. Il était capable de parler de ce qu'il avait lu, il en parlait même assez bien, mais il y avait chez lui une profonde incertitude qu'il ne parvenait pas à vaincre.

Toute réflexion faite, Chantal se ravise et croit que notre cône à café rue de Turenne était bien orange

comme je le pensais au début, et non marron. Étrange repentir, car c'est moi aujourd'hui qui ai la ferme impression qu'il était marron.

Chantal pense que l'appartement rue Boussingault était celui d'une amie d'Annick (qu'elle ne connaissait pas encore en 1980), une certaine Viau. Dans les toilettes de cet appartement, se rappelle-t-elle, il y avait, en guise de papier hygiénique, des serviettes provenant du Centre culturel canadien, avec une feuille d'érable au centre. Il est possible, estime Chantal, que Marie-Ève, à court de papier, ait trouvé ces serviettes à la cuisine, puis les ait placées là, mêlant l'utile à la dérision.

Décembre 1989, mis au propre en février 2009.

Il est entendu que j'ai fumé tout ce jour-là...
Frs.

Anamnèse,
essai de François Tétreau,
paraît en édition posthume.

ISBN : 978-2-89816-500-9.
© Chantal Bouchard et Vertiges éditeur, 2021

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2021

L'ouvrage a fait l'objet d'une première édition
– en tirage limité à 57 exemplaires –
aux éditions Le Temps volé,
(dans la collection « à l'escole de l'escriptoire » 25),
à Montréal, en 2009.
ISBN : 978-2-921856-34-8

Lecturiels
www.lecturiels.org